LOISIRS

DIJON

Le festival Clameur(s) à l'écoute de la nature

Après une année blanche, le festival Clameur(s) est de retour pour une 9e édition autour de la thématique de la nature et de ses liens avec l'homme (2-6 juin). L'anthropologue et professeur au collège de France Philippe Descola en est l'invité d'honneur. Rencontre.

Philippe Descola est l'invité d'honneur de la 9e édition du festival Clameur(s). Photo ©CNRS

Quelle est votre définition de la nature ?

« (*Rires*) C'est une manière de définir le monde qui a été inventée en Europe et stabilisée au cours des derniers siècles. C'est une notion qui n'a pas de validité en dehors du monde européen. Au fond, c'est une abstraction philosophique qui désigne l'ensemble des non-humains sur lesquels les humains établissent au fil du temps une emprise et tirent des ressources. »

C'est ce que vous mettez en évidence dans votre ouvrage *La Nature domestique*, paru en 1986, dans lequel vous évoquez votre rencontre avec les Indiens Achuar en Amazonie…

« C'était ma thèse. L'argument développé dedans était que la nature est domestique, non pas domestiquée. C'est-à-dire qu'elle [prend] tous les aspects de la vie domestique et les rapports avec les non-humains, notamment les plantes et les animaux, [sont] pour l'essentiel des rapports de parenté. Cela m'avait frappé. Pour les Achuar, la nature, c'étaient des interlocuteurs avec des plumes, des poils, des épines avec lesquels ils conversaient dans les rêves, les chants magiques… C'est tout cela qui m'a amené à m'intéresser, au fil du temps, aux différentes formes de continuité et de discontinuité entre les humains et les non-humains. »

Est-ce ce voyage, dans les années 1970, qui a forgé vos convictions ?

« Cela les a plutôt ébranlées et en particulier ce qui me paraissait évident avant. C'est-à-dire l'existence de la nature opposée à la société ou à la culture. L'un des mérites de l'ethnologie est de remettre en question les évidences que l'on emporte avec soi. De retour en France, il m'est apparu que nos outils conceptuels pour penser le monde étaient extrêmement partiaux et relatifs. »

> « Les climatologues nous disent que la fin du siècle verra une hausse des températures de 4 °C. Cela va avoir des conséquences incalculables. »
>
> **Philippe Descola, anthropologue et professeur au collège de France**

Est-ce que cette vue de la nature par les Européens est liée à l'industrialisation, à notre société de consommation ?

« Non, c'est né avant. Je dirais même que c'est l'inverse. Nous avons, nous Européens, cette cosmologie que nous avons forgée tout particulièrement après le XVIIe siècle qui établissait une séparation de nature entre les humains et les non-humains. »

> **« Je ne parle pas de l'homme, mais du système »**

Dan une interview au *Monde*, vous déclariez : « Nous sommes devenus des virus pour la planète ». Qu'est-ce que cela signifie ?

« Ce n'est pas tout à fait ce que j'avais dit. Ce que je voulais dire, c'est qu'un virus est un être qui emprunte de la vie au sein de l'organisme dans lequel il réside et qui, dans certains cas, finit par le détruire. C'est exactement ce que fait le capitalisme industriel et postindustriel. Pour assurer la vie d'une partie […] des humains, c'est un système qui s'est répandu avec des conséquences dramatiques, notamment au niveau du réchauffement global. »

Est-ce à dire que l'homme court à sa perte ?

« C'est pour cela que je ne parle pas de l'homme, mais du système. »

Mais l'homme est au cœur ou, au moins, subit ce système…

« Ce ne sont pas tous les hommes. C'est cela dont il faut prendre conscience. Il n'y a pas une sorte de fatalité de la condition humaine à détruire le milieu de vie qui lui a permis d'émerger comme une espèce particulière. »

Est-ce qu'aujourd'hui, ce système est arrivé au bout ? Et cela va-t-il nous obliger à nous réinventer ?

« Je le pense. On parle beaucoup de développement soutenable mais, au fond, c'est une ruse nouvelle du capitalisme pour essayer de se perpétuer en minimisant les dégâts qu'il cause. Il y a un grand défi politique, intellectuel à développer de nouvelles formes qui soient différentes de celles qui nous ont portés au [cours] des siècles précédents. »

Le peuple est-il le premier levier de ce défi ?

« Je pense que les populations sont les premières concernées. Pour le moment, on mesure encore assez mal ce qu'on va devenir, sur un plan individuel. Mais les climatologues nous disent que la fin du siècle verra une hausse des températures de 4 °C. Cela va avoir des conséquences incalculables. Les conditions de vie risquent d'être bouleversées en pire. »

L'action lente des États, voire l'immobilisme de certains, ne démontre-t-elle pas qu'ils n'ont pas vraiment envie de voir les choses changer ?

« Oui. Au fond, le système démocratique, qui est le moins mauvais, selon la formule, est fondé sur le renouvellement régulier des dirigeants. Mais je suis très optimiste devant la capacité d'action des populations et des modèles alternatifs. Il y a, un peu partout dans le monde, des gens qui essayent d'échapper à cela. C'est une des voies par lesquelles les transformations peuvent passer. »

En cette sortie de crise sanitaire, on nous parle surtout de consommation plutôt que de repenser le système…

« Tout à fait, mais je n'ai jamais pensé, pour ma part, qu'on allait changer de monde avec la pandémie. »

Propos recueillis par Jean-Yves ROUILLÉ

La programmation complète du festival Clameur(s) est à retrouver sur clameurs.dijon.fr/